

Jonathan Kellerman

LES TRICHEURS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRÉDÉRIC GRELLIER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Deception*

Éditeur original : Ballantine Books, Random House, New York

© Jonathan Kellerman, 2010

ISBN original : 978-0-345-50567-5

ISBN : 978-2-02-110655-8

© Éditions du Seuil, mai 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Oscar

1

La femme avait le regard hanté. Ses yeux clairs, légèrement tombants, fixaient l'objectif avec un curieux mélange de défi et de résignation. Elle restait immobile, en plan fixe. Le mur derrière elle était d'un bleu marronnasse, une teinte d'ecchymose ancienne. Elle se tenait dans un canapé gris. Une jolie femme, à qui la peur enlevait de son éclat. Elle avait les épaules remontées, les tendons du cou raides comme des haubans. Sa robe noire sans manches mettait en valeur ses bras pâles et gracieux. Ses cheveux trop blonds retombaient mollement sur ses clavicules.

Plusieurs secondes s'écoulèrent. Il ne se passait rien. Dans d'autres circonstances, je me serais peut-être permis une plaisanterie, qu'il devait s'agir d'un antifilm d'Andy Warhol, ses expériences cinématographiques aussi interminables que statiques sur l'Empire State Building ou un homme en train de dormir. Quand un lieutenant de la brigade des homicides vous montre quelque chose, on garde ses commentaires pour soi. Milo se tenait derrière moi, son imper kaki aussi négligé que ses cheveux noirs. Un vêtement bon marché, irrémédiablement froissé. Il s'en dégageait une odeur végétative pas désagréable. Milo n'avait pas touché à l'énorme *burrito* – son petit déjeuner – qu'il avait posé sur mon bureau.

Quand il passe à la maison, d'ordinaire il file droit vers le frigo, s'enfile une brique de quelque chose et fait une

razzia sur les glucides. Ce matin-là, il s'était rendu dans mon bureau d'un pas décidé, avait inséré le DVD et avait déployé le bras.

– Un truc à te soumettre.

Blanche, mon petit bouledogue français, lui avait souri comme de coutume, avait compris que quelque chose clochait quand il ne s'était pas penché pour la caresser. Je tapotai sa petite tête fripée. Lovée contre moi, elle me regarda avec un sérieux inhabituel, reporta son attention sur l'écran d'ordinateur. La femme entrouvrit les lèvres.

– Ça va démarrer..., annonça Milo. Elle me fait mentir, ajouta-t-il comme le silence se prolongeait.

La femme se mit à parler.

« Je m'appelle Elise Freeman. Je suis enseignante à la Windsor Preparatory Academy, à Brentwood. »

Une voix de gorge. Elle croisa les doigts, les laissa retomber sur ses genoux.

« Je réalise cette vidéo pour relater le harcèlement que m'infligent des enseignants de la Windsor Preparatory Academy à Brentwood, que je désignerai ci-après sous le nom raccourci de Windsor Prep. (Profonde inspiration.) Depuis deux ans, je subis à Windsor Prep des gestes répétés, déplacés, agressifs et éprouvants, de la part de trois personnes. Il s'agit de... (Elle leva la main droite, tendit l'index.) Enrico Hauer. H-A-U-E-R. (Majeur.) James Winterthorn. (Nouvelle épellation lente, puis l'annulaire se joignit aux deux autres doigts.) Pat Skaggs. (La main s'abaissa.) Depuis deux ans, Enrico Hauer, James Winterthorn et Pat Skaggs me font vivre un véritable enfer en me soumettant à un harcèlement sexuel brutal et menaçant, sans la moindre sollicitation de ma part. J'enregistre ce témoignage au cas où il m'arriverait quelque chose, afin que la police sache où chercher. Je ne vois pas ce que je peux faire d'autre, j'ai peur et je me sens prise au piège, et je n'ai personne vers qui me tourner.

J'espère que cette vidéo ne servira jamais, mais si ça doit être le cas, alors je suis contente qu'elle existe. »

Elle ferma les yeux en serrant fort les paupières, se voûta. Ses lèvres bougeaient sans émettre aucun son. Soudain, elle pointa le menton et se redressa, le défi l'emportant sur l'abattement. Elle fixa l'objectif.

« Merci de m'avoir écoutée. »

L'écran devint bleu.

– Digne d'un scénario de série Z, lâcha Milo.

– Mais tu es là. Elle a été assassinée ?

– Peut-être. On verra après déneigement.

– Avalanche de dossiers en retard à la morgue ?

Il eut un rire amer.

– Non, ce matin je donne dans le littéral. De la neige carbonique. Du CO₂ solide. On l'a retrouvée chez elle, dans sa baignoire remplie de ce truc.

J'essayai d'imaginer la femme blonde en cadavre congelé, n'appréciai guère l'image qui surgit dans ma tête et en revins à mon rôle d'expert diligent.

– Une manœuvre pour fausser l'estimation de l'heure du décès ?

– Ou peut-être un psychopathe qui a choisi cette façon innovante pour mettre en valeur son savoir-faire.

Il grimaça, comme si toutes les hypothèses lui étaient douloureuses. Il sortit le DVD et le remit dans son boîtier transparent, sans prendre la peine d'enfiler des gants. On avait déjà relevé les empreintes, y figuraient uniquement celles d'Elise Freeman.

– As-tu des pistes ? demandai-je.

Sa tête pivota.

– Tu me prépares un café ? Et une ou deux tartines grillées ?

2

Nous quittâmes la maison avec deux gobelets de café noir munis de leur couvercle et six tranches de pain de seigle aux graines de sésame, généreusement beurrées. Quand Milo souhaite réfléchir, téléphoner, textoter ou dormir, il me demande de prendre le volant. C'est contraire au règlement du LAPD, mais s'il fallait respecter tous leurs interdits... En guise de défraiement, il m'offre un coup à boire. Comme les tartines monopolisaient son attention, je lui proposai de prendre ma Cadillac Seville. Il secoua la tête, projetant des miettes, se dirigea vers le véhicule banalisé du moment, une Chevrolet Malibu marron à l'allumage crachotant. Il prit Beverly Glen vers le nord, conduisant d'une main en même temps qu'il s'empiffrait de pain de seigle. La radio était éteinte. Posé sur la banquette arrière, le *burrito* diffusait une odeur de *frijoles*¹.

– Concernant ta proposition, dit-il, je craignais de tacher les sièges.

– Je me suis fait une raison. Où allons-nous ?

– Là où elle est morte. Studio City.

– Depuis quand on te confie des enquêtes en dehors du ressort de West L.A. ?

1. Haricots secs, ingrédient incontournable de la cuisine mexicaine. (Toutes les notes sont du traducteur.)

– Depuis quand j’enquête sur ce qui n’est même pas officiellement un homicide ?

Ce qui fait la différence entre un psychologue expérimenté et un novice, c’est savoir quand se taire. Je me calai dans mon siège et bus mon café.

– Avec un peu de chance, grommela Milo, il y aura un micro-ondes pour réchauffer mon *burrito*.

Elise Freeman avait habité un bungalow vert à toit goudronné, dans une rue sinueuse et ombragée à l’est de Laurel Canyon et au nord de Ventura Boulevard. Assez proche de la grosse artère pour entendre la circulation dans la vallée, mais les arbres adultes et les maisons plus imposantes cachaient le paysage urbain. La bicoque verte se trouvait au bout d’une allée de terre bétonnée en son milieu. Une berline grise était garée devant la porte d’entrée. Malgré sa taille conséquente, le véhicule ne suffisait pas à cacher les défauts de l’habitation. Façade détériorée révélant la structure de bois par endroits, tuiles décollées, inclinaison à droite due à l’affaissement des fondations. Je ne vis aucun ruban pour délimiter la scène de crime, aucun agent en faction.

– Quand l’a-t-on retrouvée ? demandai-je.

– Hier soir, son copain. Il dit qu’elle n’a pas réagi à ses messages depuis une conversation téléphonique il y a trois jours. Une fourchette de quarante-huit heures, voilà l’estimation à la louche du coroner pour l’heure du décès. Probablement au petit matin, il y a deux jours. La glace carbonique ne fond pas, elle se sublime, passe directement dans l’atmosphère. Il n’y a donc pas de résidu aqueux pour évaluer la fonte. Conservée au froid, le taux de sublimation se situe entre deux et quatre kilos par vingt-quatre heures. À température ambiante, c’est plus rapide.

– A-t-on retrouvé des sacs isothermes sur place ?

– Non. Justement.

Quelqu’un avait fait le ménage.

– La scène de crime est toujours en l'état ?

Il se rembrunit.

– Je n'ai pas eu l'occasion de la voir car je ne suis impliqué que depuis cinq heures trente, quand le directeur adjoint Weinberg m'a tiré d'un rêve agréable, et je n'en fais pas souvent. Dix minutes plus tard, un coursier me déposait le DVD, la clé et ce qu'on voudrait faire passer pour un dossier.

– Grand mystère et passe-droit ? L'ordre doit venir d'en haut.

Il avança lentement dans l'allée et observa les environs. Épaisse verdure à gauche, demeure de style colonial à droite. Une grande maison, en bois comme le bungalow, mais peinte en blanc, avec des volets noirs. Bâtie sur un terrain spacieux, elle était séparée de la modeste parcelle de Freeman par une clôture en stuc haute de trois mètres, surmontée de vieilles briques. Des bougainvillées les recouvraient par endroits, procurant un degré supplémentaire de tranquillité à chacun. La bicoque avait peut-être vu le jour comme dépendance de l'imposante voisine, à l'époque où de vastes propriétés s'étendaient à flanc de colline au-dessus de la vallée. Un pavillon pour les invités ou les domestiques, peut-être la sellerie d'un acteur de western désireux de s'installer à proximité des studios en plein air de Burbank où l'on recréait les paysages inhospitaliers du Far West.

Milo s'arrêta à quelques centimètres de la Crown Victoria. Personne au volant, mais un homme vêtu d'un costume beige apparut à l'angle du bungalow. Un Noir baraqué, un poil plus grand que Milo et son mètre quatre-vingt-cinq. Il portait des lunettes et une veste croisée, retouchée de sorte que son arme se distinguait à peine dessous.

– Salut, Milo, fit-il avec un bref signe de tête.

– Salut, Stan.

– Et monsieur... ?

– Le docteur Delaware.

- Ton psychologue.
 - Dit comme ça, Stan, on croirait que je suis en thérapie.
 - La thérapie est en vogue, Milo. La police voit d'un bon œil la connaissance de soi et l'introspection.
 - J'ai dû louper ce mémo.
 - Moi c'est Stanley Creighton, docteur.
- Je serrai la grosse main qu'il me tendit.
- Qu'est-ce qui te pousse à descendre du mont Olympe, Stan ? lui demanda Milo.
 - C'est plutôt le mont des Oliviers, au pays des grosses huiles ! Je suis ici pour veiller au grain.
 - Une nouvelle clause dans le profil du poste de capitaine ?
 - On obéit aux consignes. D'ailleurs, dit Creighton en se tournant vers moi, j'apprécie votre contribution, docteur, mais vous n'avez rien à faire ici.
 - La tour de contrôle a donné son feu vert, Stan.
- Creighton fronça les sourcils. Alors que la matinée était fraîche, sa nuque d'ébène était moite.
- J'ai dû louper ce mémo, grommela-t-il.
 - Il est probablement enterré sous une pile des lumières de Sa Magnificence.
 - Tu devrais l'appeler ainsi devant lui, suggéra Creighton en dévoilant de magnifiques dents. Docteur, il faut vraiment vous éclipser.
 - Que nenni, Stan.
- Le sourire du Noir se mua en un rictus glaçant.
- Tu disposes d'une dérogation papale autorisant sa présence spécifiquement sur cette scène de crime ?
 - Pourquoi voudrais-tu que je bluffe, Stan ?
 - Pourquoi, certes, sauf que la rationalité n'est pas toujours ce qui prime dans le comportement humain. J'en veux pour preuve que mon épouse, docteur en médecine, fume un paquet et demi par jour.
 - Ne te prive pas d'appeler le Vatican pour vérifier, Stan.

Creighton me dévisagea.

– J’imagine, docteur, que le lieutenant Sturgis vous a expliqué que la présente affaire exige une exceptionnelle confidentialité ?

– Absolument.

– Exceptionnelle, insista-t-il.

– J’adore les exceptions, dis-je.

– Pourquoi donc, docteur ?

– Elles sont bien plus intéressantes que les règles.

Creighton essaya encore une fois de sourire. Résultat peu seyant, comme un molosse qu’on affublerait d’un collant.

– Je respecte votre savoir-faire, docteur. Ma femme est neurologue, elle travaille sans cesse avec des psychologues. Toutefois, je commence à penser que le lieutenant Sturgis ne fait pas appel à vous pour vos compétences professionnelles, que ça doit plutôt être une affaire de personnalité. (Il bomba le torse.) Deux petits malins qui font la paire, en gros. (Sans me laisser le temps de répondre, il s’adressa à Milo.) Tu penses passer combien de temps ici ?

– Difficile à dire.

– Il me faut davantage de précision.

– Allons, Stan...

– Tu as déjà vu les photos de la scène de crime, le cadavre a été emporté depuis belle lurette, les relevés d’empreintes et prélèvements de fluides sont au labo, l’ordinateur de la victime a été embarqué. Qu’espères-tu dénicher ?

Pas d’allusion au DVD.

– Bigre, Stan, pourquoi s’embêter à bosser quand il suffit de se connecter à enquête.com ?

– Ouaf, ouaf. Quel humour ! Au final, tu n’apprendras rien ici, à moins que tu ne sois un de ces médiums qui s’imaginent pouvoir capter des vibrations.

– Si tu étais à ma place, tu n’inspecterais pas les lieux ?

– Vas-y, couvre tes arrières. Mais fais vite. Je suis ici depuis six heures du mat. Weinberg m’a réveillé une heure

avant pour me signifier ses ordres. Le matin n'est jamais un moment de grande euphorie. Aujourd'hui, mon chien de genou me fait déguster. Je vais aller me balader, sans forcer, et à mon retour j'espère vivement que tu auras débarrassé le plancher, histoire que je puisse filer moi aussi et m'atteler au boulot pour lequel je suis payé officiellement. Attention aux consignes, docteur, ajouta-t-il en me gratifiant d'un regard méprisant.

Nous l'observâmes qui s'éloignait en boitillant légèrement.

– Une dégaine de basketteur, notai-je.

– Il a joué dans l'équipe de l'université du Nevada. Il n'a pas été pris chez les pros.

– Il est payé à faire quoi, officiellement ?

– Avant il était aux Mœurs. Maintenant, paperasse et réunionite.

– Et de temps en temps il joue les chiens de garde.

– Oui, curieux.

Nous nous dirigeâmes vers la bicoque.

– Si c'est hautement confidentiel, comment as-tu obtenu que le chef valide ma présence ?

– Je te répondrai quand il l'aura validée.

La véranda grinça sous notre poids. Pas de graine ni d'eau dans la mangeoire à colibri accrochée à l'avant-toit. Milo sortit une clé munie d'une étiquette et ouvrit la porte d'entrée. Nous pénétrâmes dans un petit salon peu lumineux. Le meuble télé était vide.

– L'équipement vidéo est parti au labo ? dis-je. (Hochement de tête.) Où a-t-on retrouvé le DVD ?

– Au milieu d'une pile des films préférés de Mlle Freeman. À en croire le dossier.

– Creighton n'y a pas fait allusion.

– Comme je te l'ai expliqué, on l'a déposé chez moi.

– Qui ça ?

– Un type en costard.

– Et muni d'un badge ?

- Oui, ça aussi.
- Aucune explication ?
- Juste un mot dans l’enveloppe, indiquant qu’il se trouvait parmi d’autres DVD.
- Il ne figure donc pas sur l’inventaire des objets saisis.
- Oui, c’est curieux.
- Qui est intervenu initialement ?
- Deux enquêteurs de North Hollywood qui n’ont rien à me dire.
- Tu comptes me dévoiler ce qui a mis la machine en marche ?
- Pas la victime. Elle, ils s’en tapent. CQFD.
- À mon avis, dis-je, ça tourne autour des suspects. Plus exactement, l’endroit où ils travaillent.
- Tu ne le tiens pas de moi.
- Un lycée peut avoir ce genre de piston ?
- Oui, quand les parents des gamins sont des gens qui comptent. As-tu déjà eu des élèves de Windsor Prep comme patients ?
- Quelques-uns.
- Des points communs dont tu accepterais de me faire part ?
- Des enfants privilégiés et séduisants. Intelligents, dans l’ensemble, mais soumis à une forte pression au niveau scolaire, sportif et social. Autrement dit, pas de grande différence avec n’importe quel lycée privé sélectif.
- Pour cette enquête, je peux t’assurer qu’il y a une grosse différence.
- À cause d’un élève en particulier ? (Pas de réaction.) La période des procédures d’admission en université approche, insistai-je. Je vais me hasarder à émettre une hypothèse : le chef a un enfant qui espère être pris dans une fac de l’Ivy League¹.

1. Groupe de huit universités privées prestigieuses du nord-est des États-Unis, dont font partie Harvard, Yale et Brown.

Il écarta une mèche touffue qui pendait sur son front. La luminosité voilée soulignait les moindres cicatrices et bosses de son visage.

– Je ne le tiens pas de toi, maugréa-t-il.

– Garçon ou fille ?

– Fils unique. Un nouvel Einstein, d'après sa mère, la Vierge Marie.

– Tu t'emmêles dans tes métaphores.

– Et alors ? Tous deux étaient de bons petits Juifs.

– Le fiston est en terminale ?

– Il va obtenir son diplôme avec mention, vise Yale.

– La sélection n'a jamais été si sévère que cette année.

Les demandes d'inscription sont en forte hausse, beaucoup d'élèves brillants vont au-devant d'une déception. Deux enfants que j'avais eus en consultation quand ils étaient petits sont revenus me voir pour du soutien psychologique. Ils m'ont expliqué que le facteur le plus minime peut faire pencher la balance. Un scandale retentissant réveillerait les dieux du refus.

– Ô puissant yogi oriental, dit-il en esquissant une courbette, votre sagesse a su transpercer les miasmes. Ce brave Stanley se trompe, dit-il en faisant le tour de la pièce. Ce n'est pas du tout pour ta personnalité que je fais appel à toi.

Creighton s'était peut-être trompé sur ce point, mais à mes yeux il avait vu juste en prédisant que la bicoque ne nous apprendrait pas grand-chose. L'espace confiné dégageait déjà une impression d'abandon. Le mobilier du séjour était bas de gamme et dépareillé. La bibliothèque en kit comprenait des manuels scolaires, des annales du SAT et de l'ACT¹, quelques beaux livres avec de jolies photos de contrées exotiques, des romans en édition de poche de Jane Austen, Aphra Behn et George Eliot. La kitchenette

1. Le SAT et l'ACT sont deux tests nationaux pour l'admission en université.

en contreplaqué et Formica parodiait les années soixante. Des fruits et légumes flétris moisissaient dans le mini-réfrigérateur ; dans le compartiment congélation, quelques plats « cuisine minceur ». Un des placards était rempli de bouteilles d'alcool, surtout des mignonnettes. Gin bon marché, vodka Grey Goose ; rien pour réaliser des cocktails et donner un prétexte à l'ivresse. L'unique chambre était une caverne de six mètres carrés, avec lit simple et déco Ikea. Sombre car la seule fenêtre donnait sur un mur couvert de lierre. Flanc de colline à portée de main, mais le montant de la fenêtre était collé par de la peinture. Dans un angle, un médiocre ventilateur donnait l'illusion de brasser l'air. Inadéquat pour masquer la légère odeur de décomposition. Légère car la neige carbonique avait ralenti l'inévitable. Nous finissons tous par pourrir, avec le temps.

– Des vers ? demandai-je.

– Quelques-uns dans le nez et les oreilles. Les mamans mouches ont dû passer sous la porte. Les petites saloperies étaient gelées, crétines de vermines ?

Il fouilla la chambre. Garde-robe modeste et tristounette dans un placard grossièrement aménagé. Sous-vêtements d'un fonctionnel déprimant, coton blanc et coupe classique. Le bureau en similibois, conçu pour gagner de la place, tenait juste à côté du lit. Un vase de fleurs séchées était posé dessus, au bord du rectangle plus clair où s'était trouvé l'ordinateur. Il y avait aussi une photo dans un cadre en bois blanc. On y voyait Elise Freeman en compagnie d'un chauve à barbe rousse, à peu près du même âge qu'elle. Ils se tenaient devant une rangée de machines à sous, dans une salle clinquante et lumineuse à l'excès. Tous deux en short et T-shirt, les pupilles brillantes, un large sourire aux lèvres. L'homme brandissait une poignée de billets de banque. Elise le tenait par la taille et faisait le V de la victoire. En bas, une inscription en lettres cursives au feutre rouge : « Sal

touche le gros lot à Reno ». On avait également dessiné des cœurs roses et des pâquerettes vertes.

– C'est sympa d'avoir un coup de chance de temps en temps, dit Milo.

Il acheva d'inspecter les tiroirs et les étagères, puis termina par la salle de bains. Éléments en résine, encore du meuble de série démodé. L'armoire à pharmacie avait été vidée par les techniciens de la police scientifique. Rien à tirer de la baignoire crasseuse. Milo la fixa longuement. S'il percevait des vibrations, il n'en laissait rien paraître. Il finit par se tourner vers moi.

– Je ne te surprendrai pas en t'apprenant que le copain s'appelle Sal. Sal Fidella. Il a pu entrer parce qu'il a sa clé. La voiture d'Elise se trouvait là. Aucun signe d'effraction ni de désordre anormal. Il l'a découverte dans la baignoire, immergée dans la glace carbonique, nue et bleue. Si l'on prend en compte la sublimation, l'auteur s'en est procuré une sacrée quantité, sans doute entre dix et quinze kilos. Comme il n'y avait aucune trace de sang, on a d'abord cru à une overdose, alors même qu'elle n'avait pas vomi, qu'on n'a retrouvé aucun flacon de médicament vide et que Fidella assure qu'elle ne se droguait pas. Il a appelé le 911. L'enregistrement de l'appel figure au dossier, je l'ai écouté trois fois. Le type a l'air complètement paniqué. Mais je ne l'ai pas rencontré et je ne sais de lui que ce que les gars de North Hollywood ont écrit. Vu que ça se limite aux renseignements fournis sur son permis de conduire, je réserve mon jugement.

- Il habite où ?
- Pas loin d'ici. Sherman Oaks.
- Un couple qui n'habite pas sous le même toit.
- Parfois ça fonctionne mieux.
- Parfois ça dénote des tensions.
- Bon, tu auras l'occasion de le rencontrer. D'autres lumières ?

– Sur le DVD, elle ne donne pas l'impression d'être une comédienne. Au contraire. Alors qu'elle était en droit de dramatiser, elle reste très en retrait.

– Déprimée. Tu penses à un suicide ?

– Elle était sur la neige ou en dessous ?

– En partie immergée.

– L'épreuve du froid a dû entraîner d'intenses douleurs au bout de quelques secondes. Sans compter les brûlures.

– Ça, elle avait la peau bien brûlée.

– La plupart des personnes qui se suicident s'épargnent de souffrir. Et puis, s'exhiber ainsi, c'est théâtral et spectaculaire. Tout l'opposé de la femme du DVD.

– Elle cherchait peut-être à attirer l'attention sur les trois enseignants.

– Dans ce cas, elle aurait laissé une lettre et aurait placé le DVD bien en évidence, pas au milieu d'une pile. Mieux encore, elle l'aurait posté. Autre problème, il manque les sacs dans lesquels la neige carbonique a été transportée.

– Ils sont peut-être dans la poubelle. Je vérifierai dès qu'on sera ressortis. (Il contempla la baignoire encore une fois. Baissa les épaules.) Oui, il s'agit d'un meurtre. Je le sais aussi bien que toi, de même que Sa Sainteté.

– Mais ça l'enchanterait que tu affirmes le contraire.

– Le mot qui accompagnait le DVD n'était pas signé, mais je connais son écriture. Même quand il écrit en lettres capitales.

– Je le croyais intègre.

– Tout est relatif.

– Qui vend du CO₂ solide dans les environs ?

– Justement, si on se renseignait ?

3

Les deux poubelles en plastique à l'arrière du bungalow étaient vides. Milo appela le service de la collecte, apprit que le passage hebdomadaire avait lieu trois jours plus tard. Au bout de dix minutes et plusieurs transferts à travers le dédale bureaucratique, on lui passa enfin un responsable au labo. Oui, les ordures et autres éléments prélevés sur la scène de crime avaient été emmenés à des fins d'analyse. Impossible de dire quand on s'y mettrait, le dossier avait été classé « non prioritaire ». Comme Milo demandait si le butin comprenait des sacs à neige carbonique et un ordinateur, on le fit patienter. Quand la réponse lui fut transmise après plusieurs minutes, il gonfla les joues. Il raccrocha et se dirigea vers le véhicule banalisé.

– « Ces renseignements ne peuvent être communiqués dans l'immédiat. »

Au moment où nous prenions place dans la voiture, le capitaine Stan Creighton réapparut, le nœud de cravate desserré et la veste déboutonnée, en pleine conversation sur son portable. Nous filâmes sans l'attendre. Il était toujours au téléphone, son débit de plus en plus rapide.

Il existait trois marchands de glace et de neige carbonique dans un rayon de dix kilomètres autour du domicile d'Elise Freeman. Aux deux plus proches, on n'avait pas vendu de CO₂ solide depuis plusieurs semaines. Les

employés nous firent la même remarque : « On en vend surtout l'été. »

Le dernier, Gary's Ice House and Party Rentals, était situé sur Van Nuys à l'angle de Fulton et Saticoy. Le jeune vendeur, musclé et visage bouffi, trois anneaux aux sourcils et tatouage de barbelé au biceps, jeta un coup d'œil à la carte de Milo et répondit :

– Ouais, un gars en a acheté une mégaquantité. Brigade des homicides ? fit-il en inspectant la carte de plus près. C'est genre un tueur ?

– Quand est-il passé ?

– Lundi, je dirais.

– Quelle heure ?

– Sept heures, je dirais.

– Matin ou soir ?

– Soir. Je ferme à vingt heures.

– Vous vendez beaucoup de neige carbonique ?

– Pas tant que ça, principalement pour les fêtes de supporteurs aux abords des stades et pour les longs voyages. La plupart des magasins la vendent seulement en stick, pas en pellets. J'ai demandé au gars ce qu'il voulait, il m'a répondu : « De la neige carbonique. Quinze kilos. » Avec son accent espagnol. Je lui ai refilé des pellets, vu que ça se vend moins. Autant s'en débarrasser, non ?

– Un homme d'origine hispanique ? dit Milo en sortant son carnet.

– Oui.

– Quel âge ?

– Je sais pas, dans les trente, quarante ans. Il ressemblait à ces mecs qui poireautent tous les jours devant le magasin de peinture, dit-il en pointant le pouce vers l'ouest, pour décrocher des petits boulots.

– Comment vous a-t-il réglé ?

– Trois billets de dix.

– Pour cette somme, il est reparti avec quoi ?



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 103254 (00000)
Imprimé en France